

1862, en sortait en 1865 après d'excellentes études, ayant conquis la sympathie de tous ses Camarades.

» Il fait un stage aux Établissements PÉTAU, spécialisés à ce moment dans la construction des locomotives et du matériel fixe de la Compagnie P.-L.-M. Mais ces postes, malgré tout le savoir qu'ils réclamaient de notre Camarade, malgré toute la confiance que l'on mettait en lui, ne suffisaient pas à ses besoins d'activité. Pressenti à ce moment pour surveiller les travaux d'une section du canal de Suez, il s'expatrie et se fait immédiatement remarquer par ses chefs dans l'exécution de la tâche ardue qui lui est confiée.

» Adoré des ouvriers qu'il a sous ordres, M. MAUBERT donne alors toute la mesure de sa puissance de travail et voit s'élargir l'horizon qu'il s'était tracé. Bientôt nommé ingénieur de la Compagnie de Suez, il fut de ceux qui, dans la grande entreprise dont l'aboutissement devait changer la face du monde commercial et de ses relations interocéaniques, donnèrent un si éclatant prestige au génie civil français.

» Pendant de longues années, il resta attaché à cette grande œuvre où s'affirmaient de plus en plus ses précieuses qualités de chef averti. La considération dont il y était entouré le fit désigner à plusieurs reprises pour les plus flatteuses distinctions. C'est ainsi qu'il fut, notamment, nommé chevalier de la Couronne d'Italie et de l'ordre royal du Sauveur de Grèce.

» Lorsque vint le moment de la retraite, M. MAUBERT se retira dans un paisible coin de la Nièvre, aux environs de Cosne, où il devait se fixer un peu plus tard.

» Parmi les ingénieurs des Arts et Métiers de cette région, qui goûtèrent longtemps le charme des relations avec cet ancien, si sympathique et si respecté, notre vénéré Camarade laisse des regrets unanimes. Homme de bien, de grand cœur, de grande droiture, de caractère et d'esprit charmants, il se plaisait à raconter ses voyages et ses travaux, lorsqu'au milieu de jeunes Camarades, il les conseillait de sa haute autorité, très douce et toute paternelle. Ami des jeunes, soucieux de leur donner toujours les meilleurs conseils, toujours accueillant, il fut un fidèle de nos réunions de camaraderie dans sa région, et ne cessa de les suivre qu'à regret, il y a quelque temps, lorsque, le grand âge venu, ses forces le trahirent.

» A l'heure douloureuse où la mort vient de vous enlever à l'affection de votre dévouée compagne, de vos enfants et de vos amis, mon cher camarade MAUBERT, nous vous apportons le solennel adieu, et nous nous inclinons bien bas devant la douleur des vôtres.

» Mais nous sommes fiers de dire à nos jeunes Camarades que votre vie de travailleur, de pionnier français de la civilisation, est de celles qui peuvent leur être proposées comme un très bel exemple.

» Mon cher camarade MAUBERT, au nom des ingénieurs des Arts et Métiers : Adieu. »

GILLIOT (Alphonse), Châlons 1834. — Le 12 juillet 1927, est décédé, à Strasbourg, notre regretté camarade GILLIOT, dont la longue carrière, en pays d'Alsace, fut tout entière consacrée au service de l'influence française dans les fonctions publiques qu'il tint de la confiance de ses concitoyens, pendant les années de domination allemande.

Notre Groupe régional d'Alsace et notre Société, qui enregistrent cette perte douloureuse avec une profonde tristesse, n'ont malheureusement été avisés de la pénible nouvelle qu'après la célébration des obsèques.

Nous empruntons à la presse alsacienne les détails qu'on va lire, et qui montrent le rôle que tint, pendant toute sa vie, ce Gadzarts de vieille souche, dont on peut dire qu'il fut deux fois Français, de ceux qui mirent en fervente et constante action, le *Dis-moi quel est ton pays?* d'Erkmann-Chatrrian :

« Les obsèques de M. Alphonse GILLIOT, une des figures les plus représentatives de l'Alsace sous le joug allemand, dit le journal, ont eu lieu au milieu d'un grand concours de population. L'office religieux fut célébré à la cathédrale par M. le chanoine Delsor, ami du défunt. De nombreuses personnalités strasbourgeoises avaient tenu à accompagner le défunt à sa dernière demeure.

» M. Alphonse GILLIOT était né en 1849 à Erstein, où son père était notaire. Après de bonnes études au lycée de Colmar, il entra, en 1864, à l'École des Arts et Métiers de Châlons-sur-Marne. Il en sortit l'un des premiers.

» De 1867 à 1870, il fut ingénieur aux Établissements Hertzog, à Logelbach.

» La guerre de 1870 survint. Il s'engagea, combattit bravement à Neuf-Brisach, fut fait prisonnier, mais réussit à s'évader et passa en Bohême.

» La guerre terminée, se trouvant en Italie où il travaillait à la construction d'une ligne de chemin de fer, il opta pour la nationalité française, fait qui resta toujours ignoré des autorités allemandes.

» Le jeune ingénieur revint en Alsace et s'installa à Rhinau, où il exploita une industrie de produits céramiques. Devenu maire de Rhinau alors qu'il n'avait pas encore vingt-cinq ans, il fut constamment réélu jusqu'en 1887, date à laquelle il fut révoqué par les autorités allemandes pour avoir manifesté ouvertement ses sentiments français et les liens d'amitié qui l'unissaient au docteur Siffermann, dont il avait appuyé chaudement la candidature au Reichstag. Toutefois, les habitants de Rhinau, voulant lui marquer leur sympathie, le réélirent conseiller municipal jusqu'à son départ de la petite cité, en 1921.

» M. GILLIOT jouissait dans la région d'Erstein-Sélestat, d'une haute considération. C'était un homme d'une haute conscience morale qui était estimé partout pour la droiture de son caractère et pour le dévouement avec lequel il s'occupait de la chose publique.

» C'est grâce à sa ténacité et à ses efforts ininterrompus, que les habitants de Rhinau purent contempler avec satisfaction la construction des digues nouvelles qui met dorénavant le village à l'abri des inondations, et permet de transformer les terres jusqu'alors recouvertes par l'eau en excellentes terres de culture.

» En 1886, M. GILLIOT avait été élu conseiller général du Bas-Rhin pour l'arrondissement d'Erstein et, en 1894, député à la délégation d'Alsace et de Lorraine. Il fut constamment réélu jusqu'en 1918.

» Aux côtés des Preiss, des Blumenthal, des Wetterlé, des Ostermeyer, des Kubler, des Peirotes, il mena constamment le bon combat pour le maintien de l'idée française en Alsace, jusqu'aux jours heureux du retour à la France. Jugeant son rôle terminé avec l'apparition des uniformes bleu-horizon, M. GILLIOT se retira à Strasbourg. En juillet 1919, le Gouvernement de la République le nomma chevalier de la Légion d'honneur. »